

***Lectures de Cleveland*, textes réunis et présentés par Colas Duflo, Florence Magnot et Franck Salaün. Louvain/Paris, Peeters, 2010, coll. « La République des Lettres » 39. Un vol. de 224 p.**

Si personne ne conteste plus que *Cleveland* est une œuvre majeure du premier XVIII^e siècle, et sans doute son plus grand succès de librairie, tout ne s'en passe pas moins comme si sa longueur, son pathétique soutenu et l'effarante invraisemblance de l'intrigue continuaient obscurément à décourager plus d'un lecteur. En dépit de deux rééditions modernes et d'une inscription à l'agrégation en 2006-2007, le deuxième roman de Prévost doit rester à ce jour le chef-d'œuvre le moins étudié du siècle. Les présentes *Lectures*, qui remontent pour bonne moitié à une journée d'études organisée à Montpellier en janvier 2007, s'efforcent donc à leur tour à sortir ce très grand texte d'une ombre qui ne s'est toujours pas entièrement dissipée – et réussissent de toute façon à prouver une fois de plus que ce tenace oubli est fort injuste.

Une première série d'études – l'ensemble se subdivise en trois Parties – s'attarde aux « Genèses » du roman, le pluriel se justifiant de renvoyer à la fois aux circonstances réelles de la rédaction et à la généalogie fictive mise en scène. Jean Sgard rappelle d'abord que les premières furent laborieuses. Prévost publie assez rapidement les quatre premiers volumes en 1731 et 32 et ne reprend la plume que cinq ans plus tard pour les trois derniers. L'œuvre a failli rester inachevée et n'aurait peut-être pas été poursuivie s'il n'y avait eu entretemps une continuation apocryphe dont Prévost entendait se démarquer. Il y tenait peut-être d'autant plus que le continuateur avait en réalité fort bien saisi l'esprit du premier *Cleveland* : les conclusions prévues en 1731/32 étaient sans doute plus malsonnantes que celles que Prévost, après son retour en France, a finalement choisi de tirer. Si ce genre de spéculations reste forcément tant soit peu (ou plutôt fort) hasardeux, on admettra aussi que Jean Sgard était mieux qualifié que personne pour reconstruire, à deux siècles de distance, les projets inaboutis de son auteur préféré.

Shelly Charles et Franck Salaün s'attardent à la généalogie mise en scène. La première interroge surtout le contraste entre le prétendu manuscrit de base, qui serait un texte assez informe et « quasi autistique » (p. 33), et la version publiée due aux bons soins de l'Homme de Qualité. Elle propose notamment quelques vues très neuves sur la façon dont Prévost prépare la réception de son roman dans telles pages du *Pour ou contre* : le roman et le périodique affichent la même couleur anglaise et le second comporte lui aussi pas mal de pseudo-traductions. Franck Salaün indique que les nombreuses invraisemblances de *Cleveland* ne relèvent pas d'une quelconque maladresse, mais d'un parti pris fondamental : elles engageraient toute « une mise en abyme généralisée du croire » (p. 42), autant dire une réflexion suivie sur l'arbitraire latent des attendus aussi fragiles qu'hétérogènes dont la vraisemblance, à l'époque, venait le plus souvent à s'étayer.

La Deuxième Partie des *Lectures* étudie « L'économie du roman » ; là aussi, on aurait pu préférer le pluriel puisque le terme « économie » désigne tantôt les calculs « artisanaux » du romancier soucieux de structurer son roman, tantôt ceux de personnages qui, pour peu qu'on y regarde de près, se montrent tout sauf indifférents en matière d'argent.

Les trois premières études de la série explorent la première piste. Marc Escola étudie de très près six scènes d'embarquement, qui sont aussi, dans le premier *Cleveland*, autant de tournants de l'intrigue. Il constate, de façon très convaincante, que Prévost évite le plus souvent les options trop décisives : comme il construit (et invente) son intrigue au fur et à mesure de la parution des volumes successifs, il préfère, autant que faire se pouvait, ne s'interdire aucune suite possible. Il n'était même pas sûr d'avance que Mme Lallin ne réussirait jamais à faire oublier Fanny... Jan Herman interroge le très curieux épisode de Serrano, à la fois hors-d'œuvre et plaque tournante du roman tout entier, et y découvre une manière de concentré des obsessions qui le sous-tendent ; le narrateur y réussirait pour une

fois à « réunir *dans un seul trait* toutes (s)es tristes aventures » (p. 81 et 92). Florence Lotterie revient aux « ambiguïtés du pathétique dans *Cleveland* » (p. 93), sujet absolument fondamental et peut-être un peu large pour la vingtaine de pages dont elle pouvait disposer ; elles lui suffisent de toute manière pour faire le tour du foncier égocentrisme d'un narrateur qui ne s'intéresse pour de bon qu'à ses propres souffrances, fait preuve d'« une sinistre imperméabilité à la compassion » (p.108), et met décidément beaucoup de temps à admettre que Fanny ne l'avait jamais trahi.

Florence Magnot et René Démoris interrogent le rôle de l'économie dans le roman même. La première relève la présence insistante d'un vocabulaire de l'échange et de la compensation ; les décisions des personnages sont souvent très calculées. Le second se concentre sur le protagoniste et indique que sa trajectoire, commandée à première vue par des considérations exclusivement sentimentales et « philosophiques », se profile aussi comme « une superbe réussite sociale » (p. 129), qui l'amène, de façon trop suivie pour être tout à fait fortuite, d'une indigence absolue (le fils naturel renié par son père n'a aucune fortune) à une richesse fabuleuse. On aurait aimé lire aussi une réflexion plus suivie sur l'évaluation que Prévost pouvait suggérer à ce sujet ; les deux études semblent assez enclines à lui attribuer nos réticences de lecteurs modernes, qu'il ne partageait pas forcément. Il semble par exemple un peu fort de parler du « faux désintéressement » (p. 119) d'un repentir d'autant plus soucieux de réparer ses fautes qu'il s'inquiète aussi de son sort dans l'au-delà... Reste que les deux articles réunissent un matériau impressionnant, qui établit au moins la pertinence d'un problème dont on a trop peu parlé et qui est à vrai dire incontournable : les études prévostiennes auraient de leur côté tout intérêt à s'enrichir d'une prospection systématique dans ce domaine, qui pourrait aboutir, surtout si elle englobait aussi *Le Pour et Contre* et *l'Histoire générale*, à un ouvrage majeur.

La Troisième partie propose des « Perspectives », soit en pratique des études ponctuelles assez diverses, mais toutes fort pertinentes : le « double portrait » (p. 145) de Fanny et Cécile (Jean Sgard *bis*), Don Thadeo et Monmouth comme doubles du protagoniste (Marc Labussière), le thème de l'enfermement (Julie Chavignac), la tentation du matérialisme (Colas Duflo) et les figures de prêtres (Sylviane Albertan). L'avant-dernière de la série est sans doute la plus novatrice puisqu'elle s'attarde à un des épisodes les plus négligés du roman, où Cleveland, aux abords du dénouement et donc à un moment où on ne s'attendrait plus à de telles digressions, s'affilie un instant à une petite coterie d'athées et espère avec eux que l'un des leurs saura dire, sur son lit de mort, s'il ressent quelque chose qui ressemble à une séparation de l'âme et du corps. Quand l'expérience n'aboutit à rien de concluant et que l'intéressé, qui en réchappe à la dernière minute, se convertit et se retire à l'Oratoire, Cleveland revient de son côté à la philosophie dualiste qu'on lui connaissait auparavant. Colas Duflo montre, dans une argumentation très serrée qui me paraît imparable, que l'épisode n'a rien de gratuit. Le thème de l'inutilité foncière de la philosophie pour la conduite de la vie, qui est un des messages centraux de *Cleveland*, perdrait en effet de sa force si le lecteur pouvait penser que les convictions coutumières de son narrateur, qui ne lui sont donc d'aucun secours aux moments décisifs, pourraient relever d'une philosophie fautive ; Prévost choisirait dès lors de souligner, avant de raconter sa conversion finale, que le dualisme cartésien et malebranchiste, dont Cleveland avait si peu profité, reste toujours, face à un matérialisme dont on commence à parler beaucoup dans les années trente, l'option philosophique la plus plausible ; c'est bien *la* philosophie, et non pas *une* philosophie peut-être déphasée, qui se trouve ainsi récusée. Comme quoi le roman le plus lu du premier XVIII^e siècle, même s'il ne pouvait citer décemment que des philosophes contemporains de son protagoniste, est bien près de refuser les Lumières...